

CARNETS DE LA STRANDJA

ALEXANDRE LÉVY

CARNETS
DE LA STRANDJA

1989-2019

D'un mur l'autre

BUCHET • CHASTEL

© Libella 2019
7, rue des Canettes, 75 006 Paris

ISBN : 978-2-2830-3290-9

VOYAGE AVEC UN CANNIBALE

*Here I go again on my own
Goin' down the only road I've ever known
Like a drifter I was born to walk alone
An' I've made up my mind, I ain't wasting no more time.*

« Here I Go Again », Whitesnake,
Saints and Sinners, 1982

28 novembre 2018. C'est mon dernier jour dans la Strandja cette année. Et il n'est pas sûr que je revienne ici un jour. Je sillonne de manière un peu erratique ces montagnes à cheval entre la Bulgarie et la Turquie depuis plusieurs années déjà ; mais aujourd'hui j'ai l'impression que mon voyage touche à sa fin.

J'ai ressorti un vieux bout de papier sur lequel j'avais noté ces quelques indications fournies par Roumiana et son mari Stoïan, de Belevren, le dernier village bulgare avant la frontière. « Devant la mairie de Goliamo Boukovo, tu prends à droite, une route en terre contourne le village. Tout au bout, tu tomberas sur trois petits immeubles jaune sale, datant de l'époque socialiste. C'est là qu'habite l'oncle

Niko. Mais il ne sort que rarement, parfois on le voit boire une bière au magasin du village. »

C'est l'automne et l'été indien s'est terminé d'un coup. Les journées sont désormais plus courtes, plus sombres. On se gèle. Le paradoxe est connu : plus on descend vers le sud, plus on a froid l'hiver. C'est quelque part ici que passe la frontière entre deux zones climatiques, la continentale et la méditerranéenne, m'a expliqué un jour Neven, le chasseur, celui qui m'avait longuement accueilli début 2016 pour partager l'inquiétude de ses collègues : les migrants avaient envahi la Strandja et le risque de « tirer un Afghan plutôt qu'un *gligan* (sanglier) » était bien réel. La Méditerranée est pourtant loin. C'est la mer Noire qui est toute proche. Ce n'est qu'au bout de la Strandja, lorsque les montagnes laissent la place à la plaine thrace, qu'on arrive au Bosphore.

J'ai longuement hésité sur la route à prendre ce jour-là. Celle à travers le parc naturel vers Malko Tarnovo, la dernière ville bulgare avant la Turquie ? Dans ce cas, je pourrais repasser par Zvezdets, saluer le vieil agent du contre-espionnage de l'Armée populaire de Bulgarie devenu épiciier et écouter la suite de son histoire. Diminué par une attaque cérébrale, il m'avait déjà laborieusement déroulé la liste de ses exploits il y a quelques jours. Ou bien prendre la route de Sredets, faire un dernier crochet par Goliamo Boukovo, le village des « grands chênes », puis rentrer à Plovdiv en repassant par Elkhovo là où cette histoire commence vraiment ? Au dernier moment, à la sortie de Bourgas, j'ai opté pour le village des grands chênes dans le seul espoir de rencontrer, enfin, « l'oncle Niko ».

Ce jour-là, comme tous les autres où je suis passé à Goliamo Boukovo, l'oncle Niko n'était pas à la buvette. Seuls deux hommes âgés y jouaient bruyamment au backgammon, en psalmodiant en turc, comme le veut la règle, la combinaison des dés : *Etzi, dushesh, besh...* J'ai pris ce qui ressemblait à une route qui montait à droite, failli m'embourber à plusieurs reprises avant de m'arrêter dans une gigantesque mare sur le bord du chemin. J'ai éteint le moteur de ma vieille Subaru Forester. Je ne comptais pas mettre pied à terre. Je voulais juste marquer un temps d'arrêt, écouter le silence, rassembler mes pensées avant de reprendre la route. Ce petit break 4 × 4 ne m'a jamais lâché. Mais que de chemin parcouru pour cette japonaise achetée à vil prix à un agriculteur de Die, dans la Drôme, qui a traversé toute l'Europe pour arriver jusqu'ici, dans ces montagnes sauvages à quelques kilomètres de la frontière turque ! La pluie qui m'avait accompagné depuis Bourgas se transforma en gros flocons de neige ; puis la nuit commença à tomber sur la Strandja. Le village était silencieux, seuls quelques rares réverbères s'allumèrent en grésillant. La chance de croiser l'oncle Niko était infime, mais je me devais de repasser par ici.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté comme ça, dans le silence et la pénombre. J'ai consulté mon téléphone portable. Aucun réseau. J'ai tourné d'un quart la clef de contact, l'habitacle de la voiture s'est éclairé et la radio s'est remise en marche. « Here I go Again », Whitesnake. La version de 1987. J'essayais d'imaginer la tête du responsable de la programmation musicale de la radio nationale bulgare qui avait décidé de mettre ce morceau de hard rock en fin d'après-midi, presque à l'heure de la sieste, comme ça, sans préavis. Qui se souvient encore des différentes formations

de Deep Purple qui, à partir de 1976, donna naissance à deux groupes distincts, Rainbow de Ritchie Blackmore et Whitesnake de David Coverdale ? Moi, et je ne suis pas le seul en Bulgarie. Le hard rock des années 1970 – arrivé ici avec une grosse dizaine d’années de retard – est devenu une planche de salut pour toute une génération restée derrière le Rideau de fer. Encore à présent, c’est dans les pays de l’Est que l’on trouve à la fois les fans les plus fidèles mais aussi les plus grands exégètes de Deep Purple, Led Zeppelin, Black Sabbath et consorts... Ils ont, pour la plupart, plus de cinquante ans aujourd’hui, et on les appelle, parfois, les « chauves aux cheveux longs ». J’ai décidé d’écouter la chanson jusqu’au bout, avant de tourner la clef encore un quart de tour et de repartir. « Here I go again », cela sonnait bien pour mettre fin à ce périple. Cela ne pouvait pas mieux tomber même. Je connais, bien évidemment, les paroles par cœur. Elles sont ringardes à souhait.

C’est alors que j’aperçus une silhouette avançant laborieusement vers moi sous les flocons, en essayant d’éviter les flaques. Apparut un homme de grande taille, assez corpulent, en pantalon et veste en jean, la tête enfoncée dans un bonnet noir. J’ai baissé la vitre et éteint la radio. « Oncle Niko ? » L’homme me dévisagea un temps avant de répondre par l’affirmative. « Je vous apporte le bonjour de votre cousin Assen, de Bourgas. » Une autre pause, puis le visage de mon interlocuteur s’éclaira : « Assen, le fils de Nediaľko Yordanov ? » Il me regarda de nouveau, cette fois-ci plus longtemps, puis scruta ma plaque d’immatriculation.

J’avais enfin en face de moi celui que la presse bulgare appelle jusqu’à aujourd’hui « le cannibale de la Strandja ».

J'en avais entendu parler tant de fois depuis 2014, lorsque Goliamo Boukovo s'était retrouvé sur la route balkanique des migrants. J'y suis revenu plusieurs fois, j'ai discuté avec ses habitants mais, lui, le « cannibale », je ne l'avais jamais rencontré. Au point de me demander si cet homme existait vraiment. Son histoire ressemble tellement à ces légendes que l'on aime à raconter le soir au coin du feu pour se faire peur. Justement, certains à Goliamo Boukovo s'amusaient à dire que la présence de ce cannibale pouvait, pour une fois, leur bénéficier en éloignant les migrants de leur village.

En 1995, Nikolaï Guéorguiev aurait tué et dépecé sa belle-mère et son meilleur ami, le tractoriste Anguel, avant de manger leur foie... Selon les enquêteurs, il avait dressé une liste de ses victimes : le policier du village, le pope, le garde forestier, le maire et même l'inoffensive Anita, qui tenait l'épicerie, devaient y passer. Après un court séjour en prison, puis en clinique psychiatrique, il fut néanmoins diagnostiqué atteint d'une schizophrénie aiguë et déclaré irresponsable de ses actes, mis sous traitement et renvoyé dans son village. Les habitants de Goliamo Boukovo n'en croyaient pas leurs yeux : le cannibale était de retour, libre de ses mouvements. Seule sa vieille mère était ravie, elle accueillit Niko comme un fils prodigue et s'engagea à prendre soin de lui. Avant le drame, Nikolaï Guéorguiev était capitaine en second dans la marine marchande bulgare. Il avait vu du pays et était, de loin, l'homme le plus cultivé de Goliamo Boukovo. Jusqu'à aujourd'hui, il affirme ne pas se souvenir d'avoir commis toutes ces horreurs. Pour les uns, il reste le « cannibale de la Strandja », pour d'autres, il est redevenu l'oncle Niko, tout simplement, à ce jour âgé de cinquante-huit ans.

Je remerciai intérieurement mon collègue et ami Assen de m'avoir rendu encore un service. Comme tant de fois, la seule mention de son nom m'avait sauvé la mise. Assen Yordanov est le fils d'un écrivain célèbre de Bourgas, sa ville natale. Il connaît la Strandja comme sa poche et, surtout, dans la Strandja tout le monde le connaît. En proie à une grave crise existentielle, il y a passé près de cinq ans, à partir de 1986, vivant comme un ermite pas très loin de Goliamo Boukovo. Et il est, effectivement, un cousin éloigné de Nikolai. Mais là, face au cannibale dans la nuit tombante et sur ce chemin désert il fallait que je trouve autre chose : je n'étais tout de même pas venu de Plovdiv jusqu'au fin fond de la Strandja pour lui passer le bonjour d'un vague cousin perdu de vue depuis des années !

Dans le village, on m'avait mis en garde à plusieurs reprises : si jamais je croisais l'oncle Niko, ne surtout pas lui parler de son terrible passé. On m'avait aussi raconté qu'il aurait eu quelques « rechutes », heureusement sans gravité, dues à la consommation d'alcool et surtout à l'interruption intempestive de son traitement. Un jour, il aurait rappelé au maire, après une violente querelle, qu'il était « toujours sur la liste », aurait molesté un ouvrier, agressé une jeune femme... L'inquiétude des habitants de Goliamo Boukovo est montée d'un cran après le décès de sa mère, en 2013, parce que c'est surtout elle qui veillait à ce qu'il prenne régulièrement ses cachets. Lorsque j'ai mis pour la première fois les pieds dans ce village en 2014, j'avais remarqué la présence de barreaux sur les fenêtres de la plupart des maisons. À cause des migrants ? m'étais-je enquis, prêt à noter ce détail important dans mon reportage. « Tu rigoles, à cause du cannibale, oui », m'avait-on répondu. Des villageois s'étaient plaints aussi que, depuis le retour de Nikolai,

leurs petits-enfants de Bourgas ne venaient plus passer les étés chez eux, à la campagne : les parents avaient trop peur. Une trentaine d'habitants du village avaient même décidé de plier bagage et d'aller s'installer ailleurs.

L'homme en question avait mis la main sur la portière de ma voiture et me devisageait avec une curiosité grandissante par la fenêtre ouverte. « Il te jaugeait. Heureusement que tu es chétif », plaisanta plus tard Assen lorsque je lui racontai la scène. Il faisait désormais nuit noire à Boukovo, et la neige avait redoublé d'intensité. J'inventai une histoire ad hoc : que j'étais effectivement de Plovdiv et que je passais régulièrement dans la région à la recherche d'une maison pour les vacances. N'en connaissait-il pas à vendre à bon prix dans le village ? Ma question le prit de court et il s'est mis à réfléchir intensément. Sa mâchoire se relâcha, il respirait bruyamment. L'effet des psychotropes, peut-être. Je lui demandai où il allait. Au magasin, plus bas. Je proposai alors de l'y déposer, comme ça nous pourrions parler autour d'un verre de cette histoire de maison. Après un temps d'hésitation, il accepta après m'avoir scruté une dernière fois. La Subaru fit sans peine demi-tour dans la boue mélangée à la neige fraîche, mais lui, il mit un temps fou à s'installer sur le siège à côté de moi. Il était vraiment immense et il avait de surcroît enfilé plusieurs pulls sous sa veste en jean à cause du froid. Il ne sentait pas la rose non plus. Je laissais la fenêtre ouverte, passai la première et nous prîmes la direction de la buvette.

Je roulais lentement, conscient de ma baraka, comme pour prolonger cette rencontre improbable. Le « cannibale » de Boukovo dont on m'avait rebattu les oreilles depuis des années, la terreur de la Strandja, était là, assis à côté de

moi, et me guidait vers le magasin m'indiquant gentiment la présence de nids-de-poule gros comme des cratères sur le chemin de terre. Voilà, me dis-je. J'ai joué ma dernière carte dans ce voyage, et elle s'est révélée gagnante. Il peut désormais se terminer. Mais comment ? Que me réservait ce dernier tronçon passé en la compagnie de l'oncle Niko ? Était-il vraiment ce monstre dont la seule présence tétanisait les habitants de la Strandja et donnait des sueurs froides au maire de Boukovo, ou était-ce encore une de ces légendes dont fourmillent ces montagnes ? Et si c'était, effectivement, une ruse de ces rustres paysans pour tenir les intrus à distance ?

Je décochai un coup d'œil à Nikolai. Il était calme, respirait toujours aussi bruyamment mais semblait heureux de ne pas devoir patauger dans la neige et la boue jusqu'à destination. Il regardait droit devant lui. Je me suis souvenu de l'anecdote que Roumiana, de Belevren, m'avait racontée quelques jours plus tôt. Cela devait être au début des années 2000, son père était toujours vivant et elle l'aidait à s'occuper de leur petit troupeau de vaches. Un jour, en traversant Goliamo Boukovo avec leur camionnette, ils avaient vu un homme qui faisait de l'auto-stop à la sortie du village. Contrairement à ses habitudes, le père de Roumiana ne s'est pas arrêté alors qu'ils auraient pu se serrer sur la banquette avant. « Je ne préfère pas », dit-il en appuyant sur le champignon. Ensuite, il lui avait expliqué qui était cet homme. C'était le cannibale, qui venait d'être relâché et qui se rendait à Sredets, le chef-lieu du canton, pour sa visite hebdomadaire à l'hôpital psychiatrique. « Essaie quand même de le rencontrer, comme ça tu sauras à quoi il ressemble. Cela t'évitera des frayeurs si tu prends un auto-stoppeur dans la région », avait-elle plaisanté.

J'ai suivi ses conseils mais j'ai fini par me retrouver quand même avec le cannibale dans la voiture. Même pas peur ! Je surveillais l'oncle Niko du coin de l'œil. Cet homme était porteur d'une histoire, peut-être indicible, et qu'il voulait certainement effacer de sa mémoire. Un peu comme tout le monde ici, dans ces montagnes inhospitalières et sauvages, jadis théâtre d'un face-à-face potentiellement destructeur entre les deux blocs de la Guerre froide, cette Strandja traversée aujourd'hui par les ombres furtives des migrants malgré l'érection d'une nouvelle frontière faite de barbelés tranchants et truffée de haute technologie. Et quoi, me dis-je en conduisant l'oncle Niko vers la buvette, moi aussi je suis porteur d'une histoire à double fond qu'il est peut-être temps de déballer. Mon destin tout comme celui de ma famille sont depuis au moins trois générations liés aussi à cette frontière. Je ne suis pas exactement un étranger ici. Encore moins un journaliste français lambda en reportage. Il m'est certainement arrivé de faire tout comme, même avec un certain succès, mais non, le passé ne passe pas aussi simplement. La République populaire de Bulgarie a été le pays de mon enfance et de mon adolescence – ou du moins en partie. Pratiquement tous les membres de ma famille l'ont quittée dès que l'occasion s'est présentée ; cette Bulgarie-là, totalitaire et laide, était devenue un repoussoir, une mère marâtre. Parti en 1991, je n'ai commencé à revenir ici qu'à partir de 2009, deux ans après l'adhésion du pays à l'Union européenne, et ce sur la pointe des pieds. Journaliste, j'étais aussi devenu français jusqu'au bout des ongles. Quel était le but de ce retour ? Je n'en sais encore rien. Mais certainement pour solder quelques comptes – avec moi-même, avec le passé, ses petits compromis et ses compromissions... Tout en interrogeant le présent. Peut-être que la présence

CARNETS DE LA STRANDJA

à la fois inquiétante et stimulante de l'oncle Niko à mes côtés m'aidera à y voir enfin plus clair. Oui, ce jour-là était le dernier jour de mon dernier voyage dans la Strandja ; et le début d'un autre, tout aussi sinueux, sur les chemins de la mémoire d'un monde englouti.

À QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

*Nothin' lasts forever
And we both know hearts can change
And it's hard to hold a candle
In the cold November rain*

« November Rain », Guns N' Roses,
Use Your Illusion I, 1991

Roumiana Tsviatkova est ingénieure, spécialiste des forêts, et vient d'être bombardée directrice du parc naturel de la Strandja. Ça la stresse un peu que, à peine nommée, elle doive répondre aux questions d'un journaliste, venu de Paris en plus. Mais elle veut aider autant qu'elle peut, sincèrement, même si elle admet qu'elle ne connaît pas encore grand-chose encore aux affaires du parc. Elle me donne rendez-vous pour le lendemain au siège de l'Office national des forêts de Bourgas.

Avec ses sols en marbre et ses fresques murales représentant des ouvriers et des ouvrières aux visages carrés, c'est une institution qui respire bon les années 1970 – celles du « socialisme réel ». J'erre un peu dans les étages puis, ne trouvant pas le bureau de Roumiana, décide de l'appeler sur

son portable. J'entends d'abord la sonnerie, puis une jeune femme jaillit en voltigeant au bout du couloir, le téléphone collé à l'oreille et le visage éclairé par un grand sourire. Elle me tend la main en rougissant légèrement, ce qui fait ressortir un peu plus ses taches de rousseur. Roumiana Tsviatkova est une rousse ravissante, et ce matin elle s'est mise sur son trente et un. Peut-être que ce soir-là l'attend un de ces « banquets d'entreprise » dont les Bulgares ont le secret, où l'on dîne, boit et guinche jusqu'au bout de la nuit ?... Ou pas. Je comprends mieux le petit clin d'œil de Dimo, son prédécesseur qui me l'avait chaudement recommandée.

Roumiana vient de Sliven, grosse ville du centre du pays, jadis siège de la fameuse III^e armée de la République populaire de Bulgarie – la plus apte à affronter la Turquie, l'ennemi « historique » (pour cause de quatre siècles de domination ottomane, ou le « joug turc » des manuels scolaires communistes) devenu tête de pont de l'Alliance atlantique dans la région du temps de la Guerre froide. Elle est venue à Bourgas surtout à cause de son mari. Un chasseur invétéré – elle lève les yeux au plafond lorsqu'elle dit ça – qui, lui, s'occupe de la réserve de chasse de Ropotamo, en bordure de la mer Noire. Construite jadis pour le seul plaisir du dictateur Todor Jivkov, elle est aujourd'hui ouverte à tous – mais contre espèces sonnantes et rébuchantes. Elle se souvient vaguement de la chute du régime en Bulgarie. En 1989 elle était encore au lycée. Elle me parle de son amour pour la montagne, sa ville étant sur les contreforts des Balkans, l'équivalent du Massif central pour les Bulgares. Ses balades dans le Karandil, le parc naturel dans les environs de Sliven, avec ses pics et ses sentiers escarpés, ses pins et ses ruisseaux. Une « vraie montagne », dit-elle, pas comme la Strandja, sauvage, impénétrable,

tellement différente avec ses petits monts pelés et sa végétation touffue. Aride, impénétrable, presque inhospitalière. Méditerranéenne ? osé-je. Peut-être... Puis, elle me montre sur son iPad une photo de la nouvelle clôture de barbelés, prise près du village de Slivarovo. On l'y a déjà conduite malgré l'interdiction – ce dispositif est désormais qualifié de « site stratégique » – pour qu'elle puisse tout de même se familiariser avec cette particularité de son nouveau job. Le parc naturel dont elle a la charge est traversé de long en large, comme par le trait d'une longue balafre, d'une triple clôture de barbelés. La « nouvelle » frontière, érigée à grands frais par l'État bulgare à partir de 2013 face à l'arrivée de plus en plus massive de migrants. Une véritable calamité pour la circulation des espèces et l'équilibre de la faune et de la flore, reconnaît-elle. Sans parler des randonneurs et des touristes. Ces derniers ne peuvent plus accéder à certains sites, trop proches de la clôture, à moins de prévenir bien en avance la police des frontières. Ils peuvent de surcroît se retrouver nez à nez avec des migrants dans la forêt. Mais que peut-elle y faire ?

Roumiana a demandé à une autre employée du parc d'assister à notre entretien, une brune entre deux âges, Ioanna Filipova-Guiourova, chargée des relations avec la presse. Un peu en retrait, cette dernière respire l'expérience et la sérénité, genre « à moi, on ne me la fait pas ». Lorsque son tour de parler arrive, elle déroule le topo du parc tout en ne me lâchant pas du regard. Elle connaît son affaire par cœur, en revanche, moi, je l'intrigue. La Strandja, c'est le plus grand parc naturel de la Bulgarie, 116 hectares, soit 1 % du territoire du pays. Il comporte 19 villages, 2 villes – et même s'il a peu d'habitants, on ne peut pas y voir des localités à l'abandon, complètement désertées, comme dans

d'autres campagnes bulgares. La Strandja n'est pas, effectivement, une montagne à proprement parler : côté bulgare son mont le plus haut est Gradishté (715 m), et côté turc Mahiada (1 031 m). Avec ses plantes et animaux rares, elle reste néanmoins un paradis pour les amoureux de la nature, mais aussi pour les biologistes, les ornithologues, et autres spécialistes de la faune et de la flore. La Strandja regorge aussi de lieux saints, grottes et autres sources miraculeuses fréquentées par des couples en mal d'enfant. Les Bulgares en sont de plus en plus friands. Les étrangers aussi, des Britanniques puis des Russes y achètent même des maisons. C'est le seul parc naturel dans le pays qui a, aussi, une longue façade maritime, rappelle-t-elle. Ma concentration a un peu chuté (Roumiana, elle, tripote son Smartphone en plissant des yeux... je me demande si elle est sur Facebook ou Instagram) et Ioanna accélère un peu sa présentation. De toute façon, on peut trouver toutes ces informations sur le site Internet du parc, et les nombreuses brochures, livres de photos et guides imprimés grâce aux subventions de l'Union européenne, conclut-elle.

Puis arrive le moment des questions. Les deux femmes veulent surtout savoir pourquoi je m'intéresse à la Strandja et ce que je compte faire de cet entretien. Roumiana me supplie de ne pas la citer, elle vient à peine de prendre ses fonctions et ne veut pas d'embrouilles. Je prends donc à mon tour la parole. Je leur dis que je m'intéresse à la vie des gens ici. Que j'en ai déjà rencontré quelques-uns, notamment des chasseurs, lorsque la région était devenue un point de passage alternatif à la fameuse route des Balkans empruntée par les migrants à partir de 2014 (le principal flux passe de la Turquie aux îles grecques puis en Macédoine, Serbie et en route pour l'Europe occidentale).

Je leur parle de Neven qui va chasser avec ses camarades du côté d'Evrenozovo, du couple d'éleveurs de vaches à Belevren, à quelques centaines de mètres de la Turquie, de mon ami Assen qui, en proie à une grosse crise existentielle, a vécu en ermite de 1985 à 1991 dans les environs de Trakiïtsi... Et bien évidemment de Goliamo Boukovo, avec son monastère haut perché et surtout son « cannibale », cet homme qui en 1995 avait défrayé la chronique en mangeant le propriétaire du seul tracteur du village et sa belle-mère, l'infortunée « baba Mira ». Les deux femmes m'interrompent pour me signaler que toutes ces localités ne sont pas sur le territoire du parc national. Leur soulagement est manifeste.

Je leur parle aussi de la frontière. De mes souvenirs de jeune soldat en 1988. Et de son paradoxe aujourd'hui : jadis destinée à empêcher les gens de sortir du pays et, plus généralement, du « camp socialiste », elle a été désaffectée, littéralement oubliée, à certains endroits démantelée et ses installations rouillées revendues aux ferrailleurs par les Roms. La nature a repris ses droits, pour le plus grand bonheur des écologistes. Les deux femmes opinent du chef. Mais la voici érigée de nouveau, flambant neuve et équipée de détecteurs et de caméras dernier cri, sauf que cette fois-ci elle est destinée à empêcher les candidats à l'exil d'y pénétrer et non pas d'en sortir. Quelle ironie de l'histoire, n'est-ce pas ? Roumiana et Ioanna écarquillent les yeux, comme si elles y pensaient pour la première fois. Pourquoi l'avoir mise à terre alors ? se demandent la plupart des habitants de la Strandja que j'ai rencontrés. Pourtant, ces derniers ont retrouvé, comme tous les Bulgares, une liberté de circulation inimaginable au temps du communisme. Aujourd'hui, on peut faire son marché à Edirne, en

Turquie, et passer ses week-ends au bord de la mer Égée...
Comment peut-on dire que c'était mieux avant ?

Je me suis quelque peu emballé. C'est une interview à l'envers, il n'y a que moi qui parle. Ça ne va pas du tout... « Moi, je n'ai aucune nostalgie pour le régime communiste, je ne peux pas en avoir. Que cela soit très clair », me dit alors Ioanna. À l'époque pour pénétrer même dans la Strandja, il fallait un document spécial, délivré par le ministère de l'Intérieur, rappelle-t-elle. Ses habitants étaient soumis à un contrôle strict, sommés aussi de rapporter les tentatives éventuelles de franchissement de la frontière par ceux qui ne croyaient plus à « l'avenir radieux » du communisme. Ceux qui ne collaboraient pas étaient déportés à l'autre bout du pays. On n'a gardé que les plus fidèles au régime. Ceux qui étaient prêts – et fiers de le faire – à aider les gardes-frontières à faire la chasse aux candidats à l'exil, y compris les nombreux jeunes Tchèques, Polonais et surtout Est-Allemands qui tentaient leur chance sous prétexte de vacances au bord de la mer Noire.

La Turquie, juste de l'autre côté de la frontière, était diabolisée : c'était l'ennemi héréditaire. Aujourd'hui, les responsables du parc Strandja ont d'excellents rapports avec leurs homologues turcs. Les deux tiers du territoire de la Strandja se trouvent en Turquie, rappelle-t-elle. Là-bas, la montagne s'appelle Istrança et grâce aux efforts du responsable du parc local, Murat Deniz, de nombreux projets de développement sont en cours, poursuit-elle. Aussi, les Bulgares ne vont pas uniquement à Edirne pour le marché, mais pour y acheter de tout : meubles, médicaments, fournitures scolaires... Tout est devenu moins cher depuis que la lire turque a chuté. L'ennemi d'avant est devenu

ce qu'il a toujours été, un *komsije* : un bon voisin. Or, « un bon voisin vaut mieux qu'un parent ! » dit le dicton populaire.

Ioanna parle en connaissance de cause, elle est turcophone. Je connais très peu de Bulgares qui parlent le turc, alors que la réciproque – il y a plus de 10 % de « Turcs ethniques » en Bulgarie – n'est pas vraie. « Je suis à moitié turque, par ma mère », me dit aussi Ioanna, et j'essaie d'imaginer son destin de « Turque de Bulgarie » dans les années 1980 lorsque cette population a fait l'objet d'une répression féroce puis fut « invitée » à partir pour la Turquie en 1989, quelques mois avant la chute du régime. Cela a donné la tristement célèbre « Grande Excursion », nom informel et sadique, donnée à l'un des exodes les plus violents et les plus massifs des Balkans. Une véritable déportation qui a concerné quelque 380 000 personnes. « À quelque chose malheur est bon », dit néanmoins Ioanna, revenant aux affaires du parc aujourd'hui. Cet enclavement, sa militarisation passée ont aussi permis, dit-elle, de préserver la Strandja, sa faune, sa flore et ses vestiges antiques, et c'est pour cela qu'elle reste unique.

On dirait qu'un mur est tombé entre nous. Désormais nous nous dévisageons avec une confiance et une bienveillance réciproques. On échange, à tour de rôle. Roumiana a écouté avec intérêt les digressions historiques de sa collègue plus âgée, tout en surveillant les couinements de son Smartphone. À de nombreuses reprises elle lui a gentiment pris la main, comme pour la rassurer et la calmer. Comme pour lui dire : Tout cela, c'est fini, Ioanna. C'est le passé. Occupons-nous des oiseaux, des herbes médicinales,

des chauves-souris et des arbres de la Strandja. Et allons boire du café turc et faire des courses à Edirne.

Quant à la nouvelle frontière, elle ne va pas arrêter les migrants, loin de là, estiment les deux femmes. Le seul capable de la faire est le président turc Recep Tayyip Erdoğan, et il le fait déjà parce qu'il a réussi à extorquer plusieurs milliards d'euros aux Européens pour retenir les Syriens chez lui. Beaucoup moins nombreux, certes, mais des migrants continuent de passer discrètement par la Strandja. Ils utilisent des échelles flambant neuves, qu'ils abandonnent ensuite côté bulgare. « Tous les habitants de la Strandja en ont désormais une. Et les gardes-frontières disent qu'ils ont de quoi ouvrir une quincaillerie », plaisante Roumiana. « Nous allons tout faire pour vous aider », me lance Ioanna en me dévisageant de son regard de braise. En fait, ces deux femmes m'ont déjà aidé. Beaucoup.

BOULEVARD DU SUD

*When I was a child, I caught a fleeting glimpse
 Out of the corner of my eye.
 I turned to look, but it was gone.
 I cannot put my finger on it now.
 The child has grown, the dream is gone.
 I have become comfortably numb.*

« Comfortably Numb », Pink Floyd, *The Wall*, 1979

Cette artère a changé plusieurs fois de nom. Mais dans nos souvenirs de famille, elle restera toujours comme le « boulevard Ioujen », soit le boulevard du Sud, notre premier domicile à Plovdiv, la deuxième et plus ancienne ville bulgare. Du sixième et dernier étage de cette longue barre HLM construite à la hâte à la fin des années 1960 pour absorber les habitants des villages voisins, on pouvait voir du temps de mon enfance les champs et une ligne de chemin de fer abandonnée. Nous avions interdiction formelle d'aller jouer au-delà du boulevard. La ville s'arrêtait là, tout net. Nous habitions au numéro 44. Mon père et ma mère, jeune couple dont les parents vivaient en location au centre-ville, n'ont trouvé que cet appartement sans ascenseur pour avoir un peu d'indépendance après ma naissance. Le loyer était

symbolique. Mais c'était la galère. Le HLM était figé dans une mer de boue, il fallait monter les marches avec le bébé – moi – et la poussette, les transports publics étaient quasi inexistantes. C'était un véritable exil à la périphérie de la ville et, de surcroît, mes deux jeunes parents (un peu plus de quarante ans à eux deux à l'époque) devaient partager ce deux-pièces-cuisine avec une inconnue, une dame pré-nommée Radka, conductrice de trolleybus. Celle-ci avait pris possession du salon et de la salle de bains qu'elle transforma en cuisine. Restaient pour nous une chambre et la (vraie) cuisine munie d'un balcon. Le long couloir et les WC tombaient dans les parties communes. Cohabitation difficile, dont je n'ai que quelques vagues souvenirs : privés de salle de bains, nous devions aller à la *bania* collective du quartier, sorte de bains turcs avec une section femmes et une autre pour les hommes, le dimanche de préférence. Je me souviens de nos retours dans la neige, et surtout de la belle faim qui me tenaillait. Plutôt malingre et difficile côté nourriture à cet âge, je mangeais ce jour-là avec un bel appétit pour le grand bonheur de mes parents. Puis, un beau jour Radka s'en alla et mes parents ont reçu le droit de s'installer dans tout l'appartement. C'était la belle vie. Ils firent quelques travaux, récupérèrent la salle de bains et nous n'allâmes plus, à mon grand regret, à la *bania*. J'étais à peine rentré en CP que survint un autre événement, encore plus extraordinaire : par je ne sais quel miracle, mon père, professeur de mathématiques, fut sélectionné pour partir comme coopérant au Maroc, sans qu'il soit membre du Parti et sans une quelconque « protection » d'en haut. Francophone depuis son enfance, il avait fait une très bonne impression aux représentants de l'UNESCO et du Maroc, venus s'entretenir avec les candidats à Sofia. Autre miracle, nous fûmes autorisés à partir tous les trois. D'habitude, le

régime gardait « en otage » l'un des membres de la famille pour que les autres ne fassent pas défection. Quoi qu'il en soit, les années qui ont suivi ont été les plus heureuses et les plus belles de mon enfance et de mon adolescence ; le retour dans ce même HLM à l'âge de quatorze ans, l'une des pires injustices que j'avais connues.

C'est à partir de ce moment-là que je me suis mis à détester le boulevard du Sud. Ma vie d'ado dans cet appartement, sans espace à moi, a trop souvent été un huis clos insupportable ; je suis parti dès que j'ai pu. Ensuite, cet appartement a été racheté par mes parents pour une bouchée de pain pendant la crise du début des années 1990 (ils l'ont payé l'équivalent de deux micro-ondes, aime à dire ma mère). Ils l'ont revendu peu après, lors de leur départ pour Israël. Cela m'a pris des années – presque deux décennies – pour me risquer à y jeter un coup d'œil. J'ai longtemps rôdé en voiture entre les immeubles, sans oser m'arrêter, puis roulé sur le boulevard pied au plancher en direction du centre-ville, pour échapper au plus vite à la déprime qui me gagnait.

L'endroit est à la fois le même et différent, tellement différent que j'ai de plus en plus de mal à réaliser que j'ai bien habité ici tout jeune enfant puis quelques années en tant qu'adolescent. Comme si c'était une autre personne que moi qui avait gravi ces escaliers, traîné sur les bancs, attendu des plombes à l'arrêt de bus juste derrière l'immeuble, poussé la porte de notre appartement au sixième étage après avoir planqué un paquet de cigarettes dans la cage d'escalier... Cet ensemble de HLM a mal vieilli, ressemblant de plus en plus à un ghetto en béton. Les rues sont défoncées, comme si elles avaient reçu une salve d'obus, les pelouses et les

aires de jeu transformées en dépotoirs et en cimetières de voitures. Mais les immeubles restent bien là, immuables, comme indestructibles. Dans d'autres pays d'Europe de l'Est, notamment en Pologne et République tchèque, j'ai pu voir des initiatives assez originales pour tenter de redonner une seconde vie à ces immeubles communistes, en les « enrobant » de matières isolantes et en les repeignant de couleurs vives. Ici, c'est chacun pour soi. Sur la façade, il n'y a pas deux balcons qui se ressemblent. Certains sont « habillés » de vitres pour gagner un peu d'espace – c'était la grande mode dès la fin des années 1980 –, parfois transformées en cuisines ou retapés, d'autres rouillent et semblent se désagréger à vue d'œil. On note néanmoins, ici ou là, la présence de quelques touches de modernité, tellement incongrues sur ces façades comme atteintes de petite vérole : de nouvelles portes hypersécurisées, des digicodes, des fenêtres en PVC... Dans les environs, d'autres signes du « renouveau », tout aussi paradoxaux. L'ancien resto du quartier – un endroit morbide et figé où je ne me souviens pas d'avoir mis les pieds – est devenu un petit casino et, partout, de nouveaux commerces ont surgi. Comme ailleurs, les boutiques de vêtements de seconde main sont légion. On dirait même que c'est le seul business prospère. L'ancienne supérette socialiste, à l'époque garnie uniquement de conserves, d'alcool et de bouteilles d'huile de tournesol, fait maintenant partie d'une grande chaîne. Et il y a même un Drogerie Markt (DM), magasin de cosmétiques, de puériculture et de divers produits de « qualité allemande », un îlot lumineux de bien-être et de luxe au milieu de ces vestiges hideux du « socialisme réel ». Les publicitaires bulgares l'ont bien compris, et l'ont même inscrit en toutes lettres dans la *punch line* de la chaîne allemande, devenue très populaire en Bulgarie : « C'est ici que j'achète, parce que c'est ici que je me sens le

mieux », dit-elle. Les gens que je croise transpirent effectivement la déchéance et la déprime. Ils traînent leurs baskets sur les trottoirs défoncés, regardent longuement les prix, guettent les promotions et font la queue, moroses, dans la supérette avec leurs cabas quasi vides. Deux petits marchés paysans ont fait leur apparition entre les immeubles, ainsi que de nombreux cafés. À midi à peine, des hommes en sortent titubant, une cigarette à la main. Quelques paysans vendent leurs produits – des noix, des herbes et de la gnôle maison – à même le bitume.

Comme souvent lorsqu'on revient sur les lieux de son enfance, tout paraît beaucoup plus petit, comme rabougri, que dans nos souvenirs. Même le boulevard du Sud semble avoir terriblement rétréci, se transformant en un boyau où les autobus peinent à se croiser. Les champs de maïs ont disparu au profit d'autres immeubles, certains plus anciens, d'autres flambant neufs, un ensemble chaotique et bigarré s'étendant désormais à perte de vue. La ville a avancé. Un hôpital privé, sorte d'ovni ultramoderne arrivé on ne sait d'où, complète le paysage. On y paie les consultations cash.

J'ai vécu ici mon adolescence entre 1985 et 1989, à peine quatre années, mais je me rends compte qu'elles ont laissé une empreinte indélébile dans ma vie d'adulte. C'est d'ici que nous sommes partis en voiture, moi, mon père, ma mère et le chien, un jour de septembre 1988 en direction de l'unité où je devais effectuer mon service militaire. C'est peut-être uniquement à ce moment-là que cet appartement m'a manqué.

Pour la plupart de ses habitants, cet ensemble de HLM respirait probablement à ses débuts le neuf, la sécurité

et le progrès. Et la confiance dans le futur. J'ai aussi des souvenirs de levers de soleil splendides et de longs crépuscules d'été, de jeux et de longues veillées en bas des immeubles avec d'autres mômes du quartier. Je revois et j'entends aussi les mamans se pencher tard le soir par-dessus les balcons pour appeler, en vain, leur progéniture pour le dîner. « Encore cinq minutes ! » suppliait-on. Et les minutes duraient des heures. Je revois et j'entends aussi tout à fait autre chose : des cohortes d'hélicoptères de combat au-dessus des blés derrière l'immeuble, rentrant dans la base voisine sur fond de soleil couchant. Une image à la Coppola, mais ce n'était pas du cinéma : on vivait en pleine Guerre froide et l'apocalypse n'était pas une fiction mais une option bien réelle.

Et puis il y a ce souvenir d'enfance qui a longtemps hanté mes nuits, se transformant en une sorte de cauchemar récurrent (ou est-ce l'inverse ?). Cela s'est passé ici, ou plutôt à quelques centaines de mètres de notre immeuble. Un peu plus loin sur le boulevard, les urbanistes communistes ont eu l'idée de construire une copie conforme de notre ensemble de barres HLM. Je devais avoir cinq ou six ans et m'étais aventuré, en jouant avec d'autres gamins, au-delà du périmètre habituel. Au moment de rentrer, à midi, je me trompais et montais au sixième étage d'un immeuble de l'ensemble voisin. Tout m'avait l'air parfaitement identique. Le terre-plein encombré de Lada et de Moskvitch, l'entrée avec son banc, l'escalier... Ce n'est qu'une fois devant la porte de ce que je croyais être notre appartement que j'ai vu que quelque chose clochait. Une lourde chaîne y était accrochée. J'ai appuyé sur la sonnette, frappé... en vain. Puis j'ai pleuré, assis sur le palier. Mes parents étaient donc partis, m'abandonnant à mon sort et fermant la porte de

CARNETS DE LA STRANDJA

notre domicile avec une lourde chaîne. Je ne me rappelle plus comment ce calvaire a pris fin : est-ce que j'ai fini par réaliser mon erreur ? Ou est-ce qu'un voisin me ramena à la maison ? Je me souviens uniquement de l'immense joie que j'éprouvai lorsque ma maman m'ouvrit avec un large sourire la porte de notre véritable appartement. « Ben alors, où est-ce que tu étais passé ? » Le déjeuner m'attendait sur la table de la cuisine. Et tout était à sa place.

UN AMI DE TRENTE ANS

*You keep on moving
Far away, far away*

« Keep on Moving », Deep Purple,
Come and Taste the Band, 1975

Doroteïa n'en revient pas d'avoir décroché un client pour son airbnb à Bourgas en cette fin octobre plutôt frisquette pour la saison. C'est un petit studio en plein centre-ville qu'elle loue l'été à des touristes, essentiellement russes, pour arrondir les fins de mois de sa petite famille « Dites-moi, pourquoi vous l'avez choisi ? À cause du prix ? De l'emplacement ? » s'enquiert-elle. Elle sautille pour se réchauffer sur le trottoir pendant que je décharge mes affaires de la Subaru devant l'immeuble. Et regarde avec curiosité mon barda, mon sac de couchage, ma gourde militaire, mes cartes, mes grosses chaussures de montagne, ma veste de l'armée belge, mon imperméable matelassé couleur jaune fluo – indispensable pour se protéger de la pluie et du vent mais aussi pour ne pas se faire trucider par les nombreux chasseurs qui sillonnent en cette saison la Strandja. La chasse au sanglier, la plus prisée par les chasseurs locaux et russes (les Italiens et les Français n'y viennent que pour

les faisans), vient d'ouvrir. Je vois que tout cela la perturbe un peu, elle a du mal à me caser. À qui est-elle en train de confier son petit appartement propre et bien tenu ? À un chasseur, à un chercheur de trésors (il y en a), à un amoureux de la montagne ou à un tocard ? Elle me dévisage et, comme pour tenter de la rassurer, j'enlève mon bonnet et lui souris de toutes mes dents. Je lui explique que je ne serai que très peu dans son studio, pris par mon travail dans la Strandja, près de la frontière. Mes cheveux coupés court, mon léger accent français semblent l'avoir rassurée. Elle décide que je suis de Frontex, l'agence européenne de gardes-frontières venue prêter main-forte aux Bulgares face à l'afflux de migrants. « Vous êtes là pour nous protéger, il fallait me le dire », rit-elle.

Bourgas est le plus grand port au sud de la mer Noire et la quatrième ville du pays en termes de population. À la différence de Varna, sa rivale du Nord, Bourgas est moins bourgeoise et sophistiquée mais plus calme. La ville et ses plages semblent aussi moins atteintes par le développement sauvage de Varna où les « bains » du bord de mer, jadis prisés par l'élite de la monarchie bulgare, sont devenus des restaurants et des cafés branchés qui, le soir, se transforment en boîtes de nuit bruyantes et bondées. Bourgas, elle, est peut-être plus provinciale mais les gens d'ici ont aussi la réputation d'être plus accueillants, d'avoir la main sur le cœur. Des gens du Sud.

Pour la majorité des Bulgares et des touristes étrangers, Bourgas c'est surtout une étape sur la route des vacances d'été. C'est d'ici que part la route qui longe toute la côte sud de la mer Noire, avec ses plages, ses campings et, de plus en plus, ses immenses complexes hôteliers et ses villas

de luxe. Mais cela reste, malgré le bétonnage intensif de la côte, la partie la plus sauvage et la plus cool de la mer Noire. Celle sur laquelle les artistes de Plovdiv et de Sofia avaient jeté leur dévolu du temps du communisme (aujourd'hui, ils ont migré vers les plages de la Grèce du Nord...). Peu savent en revanche que Bourgas est, aussi, d'une certaine façon une ville frontalière. Il y a bien évidemment l'immense port qui s'ouvre sur la mer Noire ; les côtes turques y sont à quelques kilomètres, la Géorgie est en face, Odessa et la Crimée sont tout près aussi. « À portée de missile », comme aime dire le Premier ministre bulgare Boïko Borissov.

Mais Bourgas, c'est aussi la porte de la Strandja. Presque confidentielles, deux routes partent de la sortie de la ville vers l'intérieur des terres, conduisant à un monde à mille lieues des réjouissances estivales. Elles mènent vers ces petites montagnes à cheval entre la Bulgarie et la Turquie qui forment la région la plus sauvage, la moins peuplée et la plus méconnue du pays, malgré l'immense parc naturel qu'elles abritent. Strandja de ce côté-ci de la frontière, Istrança côté turc. Je n'ai pas pu retrouver la racine de cette appellation. Vient-elle de l'Empire ottoman ou remonte-t-elle aux Thraces ? C'est aussi un lieu imprégné de mysticisme et de légendes ; l'une d'elles décrit cette montagne comme une femme, belle et volontaire. Une amazone désirée par tous mais qui tient farouchement à rester indépendante, inaccessible. *Strandja*. Ce nom a toujours sonné à mes oreilles comme un avertissement : Voyageur, rebrousse ton chemin, cette montagne est *étrange* voire hostile. Et c'est peut-être pour cela qu'elle est fascinante.

En tant que journaliste j'ai commencé à m'intéresser à la région vers 2012. J'étais à ce moment correspondant

permanent à Sofia, d'où je couvrais toute la région pour plusieurs médias français et le journal suisse *Le Temps*. Mon premier reportage à Bourgas concernait tout à fait autre chose. J'avais découvert que le géant russe des hydrocarbures Lukoil, en position de monopole sur le marché bulgare, possédait un terminal pétrolier près de la ville qui semblait échapper au contrôle des gardes-frontières. C'est une sorte de port privé que certains n'hésitaient pas à qualifier d'« enclave du Kremlin sur le sol européen ». Une affirmation inquiétante au vu des événements en Ukraine. Mon enquête, parue dans *L'Express*, avait fait un certain bruit et amena le Parlement européen à s'intéresser à cette affaire.

Puis il y a eu l'arrivée des premiers migrants. À partir de 2011, un événement survenu à des milliers de kilomètres de là changea, une fois de plus, la physionomie de la région : la guerre en Syrie. La Bulgarie se retrouva sur la fameuse « route balkanique » de l'exode et se vit rapidement submergée par des migrants dont elle ne savait que faire. Je me souviens des regards hagards et de la misère des réfugiés en haillons, parfois des familles entières, entassés dans une ancienne caserne à Harmanli, dans le sud du pays. Des Kurdes de Syrie. La Bulgarie, souvent présentée comme le pays le plus pauvre de l'Union européenne, n'avait pas les moyens de les accueillir et encore moins de s'en occuper – même si ces migrants ne faisaient que passer, en route vers l'Occident. Rapidement, les dirigeants bulgares comprirent aussi que, politiquement, l'accueil des migrants n'était pas une bonne affaire. Des policiers et des gardes-frontières du pays tout entier ont été mobilisés et envoyés en renfort dans la région pour tenter d'endiguer la vague. Puis, vers 2013, le gouvernement bulgare décida de construire à grands frais une clôture de barbelés hautement sécurisée pour couvrir les

quelque 274 km de frontière avec la Turquie. Elle traverse désormais des montagnes, des forêts et des rivières vierges ; une grande partie de cette clôture traverse aussi la Strandja. Mais la nouvelle frontière n'a pas mis fin à l'exode. Des migrants, parfois par familles entières, sont morts de froid ici, aux frontières de l'Union européenne. Un jeune Afghan a été tué par balle en 2015 dans des circonstances qui restent à éclaircir. Puis quelques sombres individus ont surgi d'on ne sait où pour s'ériger en « chasseurs de migrants ». Ils ont connu une gloire médiatique énorme, avant de se laisser voler la vedette par une « milice citoyenne » très bien organisée dont les membres masqués et en treillis assurent protéger ici non seulement les frontières bulgares mais aussi celles de l'Europe « blanche et chrétienne ».

C'est ainsi que je suis devenu, au fil de tous ces développements, de plus en plus familier avec la Strandja. Après des années d'articles et de reportages dans les pays de l'ex-Yougoslavie, à quelques heures de voiture de Sofia, le curseur de mon intérêt pour la région se déplaçait petit à petit des Balkans vers le sud-est – la mer Noire, la frontière turque, l'Ukraine, la Russie... Avec toujours, pour point de chute, Bourgas, dont les rues piétonnes, les cafés et les petits restos de poisson offraient un havre bienvenu après une journée passée à affronter les rigueurs de la Strandja. On y parle bulgare, russe et turc. Je me suis pris d'affection pour cette ville, ses habitants et, surtout, pour la petite famille de l'un d'entre eux – Assen, dont il sera beaucoup question plus loin dans le récit.

Mais avant cela je dois parler d'un autre garçon, très cher à mon cœur. « Nasko », ou encore « Naskitch ». Un ami de trente ans ! J'ai croisé pour la première fois Atanas Tchobanov

à l'Université de Sofia à l'automne 1989, quelques semaines avant la chute de Todor Jivkov en Bulgarie. Nous étions tous les deux inscrits en philologie romane, mais notre esprit était ailleurs. Nous avons participé à la petite révolution bulgare, bu ensemble des litres de vodka frelatée, fait les quatre cents coups... Quelques mois plus tard, nous nous sommes retrouvés à Nantes, par le plus grand des hasards : lui, hébergé, par des amis spéléologues, moi, par la famille d'une collègue de mon père. Nous avions vingt ans et le monde s'ouvrait à nous. Depuis, nous ne nous sommes plus vraiment quittés. C'est aussi lui qui a amorcé, à partir du début des années 2000, un mouvement de retour vers la Bulgarie. Moi, je ne voulais pas en entendre parler. Il tenta de me convaincre que le pays avait changé, mais que tout restait à faire – notamment pour démanteler les réseaux de l'ancien régime, combattre la corruption et les conflits d'intérêts, essayer de changer les mentalités... Il a acheté une vieille maison à retaper à Varvara, petit village de pêcheurs tout au bout de la côte, près de la frontière turque où j'ai été tant de fois son invité. Ingénieur de recherche au CNRS, Atanas est devenu à partir de 2009 une figure connue dans son pays d'origine. Candidat (malheureux) des Verts lors des élections européennes de cette même année, il me proposa alors de chroniquer la campagne – je le fis dans mon blog sur le site de mon employeur de l'époque, l'hebdomadaire *Courrier international* à Paris. C'est aussi lui qui me présenta un jour Assen Yordanov de Bourgas, journaliste d'investigation chevronné mais au chômage, après avoir accroché dans ses enquêtes plusieurs figures mafieuses de la région. Il avait échappé de peu à une tentative de meurtre. Ensemble, ils fondèrent alors le site d'investigation *Bivol* (« le Buffle »). Leur premier fait d'armes a été de récupérer directement auprès de Julian Assange, alors réfugié dans le sud de l'Angleterre,

les câbles américains exposant la corruption de la classe politique bulgare. Ils aiment beaucoup narrer leur expédition outre-Manche (chacun a sa propre version), le dîner dans la campagne britannique avec l'équipe d'Assange au grand complet (lasagnes et salade au menu) qui a pris une tournure beaucoup plus gaillarde après qu'Assen a débouché une bouteille d'eau-de-vie distillée par ses soins. Aujourd'hui, *Bivol* continue de donner des sueurs froides à toute la classe politique bulgare. Grâce à ses révélations, à ses enquêtes documentées et autres « fuites » exposant les dessous peu reluisants des affaires locales, le site s'est imposé en quelques années comme une référence, la seule en la matière. Et mes deux comparses se sont retrouvés à plusieurs reprises dans les communiqués de Reporters sans frontières à cause des menaces et intimidations dont ils sont régulièrement victimes. Je les cite régulièrement dans mes articles. Et je ne cache pas que la plupart de mes « coups » journalistiques en Bulgarie (le ministre qui touche l'assurance-chômage en France, le port de Lukoil, le passé de garde du corps du Premier ministre Borissov...), je les leur dois, grâce à leur acharnement, à leur détermination à ne « rien lâcher ». Et à leur courage, surtout. Respect, les gars.

Mais pour moi, Nasko et Assen sont plus que des collègues, et peut-être même plus que des amis. Ces deux garçons sont mes seuls et véritables frères d'armes. Sans eux ce périple n'aurait jamais pris cette forme et peut-être même que la boucle de mon voyage entamé une trentaine d'années plus tôt n'aurait jamais été bouclée. Du moins pas de cette façon. Je crois que c'est au détour d'une enquête de *Bivol* sur la coupe sauvage de bois dans le parc naturel de la Strandja que j'y ai mis les pieds pour la première fois. Et puis il y a eu ce long *road trip* au début de l'été 2014

– cette fois-ci, c’est moi qui m’étais retrouvé au chômage –, été très spécial pour mes amis bulgares qui ont obtenu, après une année de désobéissance civile, la démission du gouvernement socialiste de Plamen Orecharski, accusé de collusion avec les oligarques et la mafia. Nous avons gaiement sillonné la Strandja avant d’échouer chez Stoïtcho, un homme qui vivait en quasi-ermite avec sa compagne et ses vaches. Nous avons mangé de son fromage et bu un liquide trouble, contenu dans une vieille bouteille de limonade affichant quelque 70 degrés. Assen me fit rentrer dans un de ces dolmens ronds que l’on trouve dans la Strandja, sans que l’on sache leur origine ni leur fonction exacte. On les appelle ici les « demeures des dragons ». Il m’a demandé de me coucher par terre, de fermer les yeux et d’attendre que le lieu fasse son effet : « C’est uniquement ici que je trouve la paix », me dit-il.

C’est au printemps 2018 que l’idée d’écrire ce livre s’est imposée à moi, avec une force incroyable. On approchait des trente ans de la chute du mur de Berlin, et j’étais de nouveau à un carrefour dans ma vie. Quelle direction choisir ? J’ai décidé alors de prendre le temps de refaire un tour dans la Strandja. D’y rencontrer d’anciennes connaissances, de m’en faire d’autres. Je savais que la nouvelle frontière était désormais terminée. Le flanc sud de l’Union européenne était de nouveau étanche. Mais cette fois-ci, la clôture de barbelés était là pour empêcher les gens d’y rentrer et non d’en sortir comme à l’époque du communisme. Je repensais bien sûr à l’ancienne frontière, le sinistre *kliion* soviétique démantelé après la chute du communisme, et à cette étonnante facétie de l’histoire. La boucle était bouclée, toute en barbelés. Il ne manquait que mon histoire

prise dans le piège de ce double grillage, comme le sont les villages de Belevren et de Matotchina dans la Strandja.

Atanas et Assen m'ont, chacun à leur façon, encouragé à écrire ce livre. Le premier a tenu à me rappeler combien la construction de cette nouvelle frontière, qui s'est révélée un gouffre financier, a permis à un certain nombre d'entreprises et d'hommes d'affaires proches du pouvoir de se remplir les poches. Combien d'argent a été détourné aussi. Puis, Atanas est venu me sortir un jour d'octobre 2018 de ma tanière de Plovdiv pour me demander de l'accompagner dans un autre voyage, jusqu'à l'île de Limnos, en Grèce, où il avait posé une vieille caravane pour faire du surf l'été. Il fallait la préparer à passer l'hiver. Puis de revenir avec lui, jusqu'à Varvara, cette fois-ci pour y fermer sa maison en prévision de l'arrivée du froid. Un voyage lumineux et libérateur, en voiture, en ferry et à pied, à travers trois frontières séparant trois ennemis héréditaires, la Grèce, la Turquie et la Bulgarie, généreusement arrosé de tsipuro, de raki et d'eau-de-vie de prune. Une diagonale totalement improbable pendant la Guerre froide, reliant la « mer Blanche » (c'est comme ça que les Bulgares appellent la mer Égée) à la mer Noire, qui m'a apporté un peu d'air frais dans le huis clos de la Strandja.

Quant à Assen, je me souviens du jour où je lui ai annoncé au téléphone depuis Paris mon intention de revenir sur nos pas et nos rencontres. « Si tu arrives à caser l'histoire du play-boy de Bourgas qui affirme avoir couché avec la jeune Angela Merkel et celle du cannibale, ton livre sera un best-seller », m'encouragea-t-il.

Ça y est, j'ai tout préparé. Mes affaires sont réparties entre le studio de Doroteïa à Bourgas, et la Subaru, garée dans

CARNETS DE LA STRANDJA

l'arrière-cour et prête à reprendre la route de la Strandja. Après une dernière hésitation, Doroteïa me remet les clefs et retente sa chance : pourquoi ai-je choisi son appartement, finalement ? Ma réponse est simple : il est à deux pas de là où habite Assen, je peux presque le voir se promener en caleçon sur son balcon. Et j'ai toujours rêvé de vivre, ne serait-ce que quelques jours, si près d'un tel ami.